

DU MÊME AUTEUR  
*chez le même éditeur*

*Innocents coupables*  
traduction M. Zonina et J.-P. Thibaudat

*L'Orage*  
traduction A. Markowicz

ALEXANDRE OSTROVSKI

# Don, mécènes et adorateurs

*Traduit du russe par*  
André Markowicz

*Préface*  
Bernard Sobel

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original  
*Talanty i poklonniki*

© 2005, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

Deuxième tirage : février 2013

ISBN 978-2-84681-094-4

*Cette traduction a été créée le 7 janvier 2006 au  
Théâtre de Gennevilliers – centre dramatique national,  
dans une mise en scène de Bernard Sobel avec  
dans le rôle de :*

ALEXANDRA NIKOLAVNA NÉGUINA : Chloé Réjon  
DOMNA PANTÉLEVNA : Élisabeth Mazev  
PRINCE IRAKLI STRATONYTCH DOULÉBOV : François Clavier  
GRIGORI ANTONYTCH BAKINE : Thomas Durand  
IVAN SÉMIONYTCH VÉLIKATOV : Éric Caruso  
PIOTR IÉGORYTCH MÉLOUZOV : Vincent Minne  
NINA VASSILIEVNA SMELSKAÏA  
*et* MATRIONA : Isabelle Duperray  
MARTYN PROKOFITCH NAROKOV : Jacques Pieiller  
GAVRILO PÉTROVITCH MIGAÏEV  
*et* LE CONTRÔLEUR DES CHEMINS DE FER : Gaëtan Vassart  
ÉRASTE GROMILOV : Éric Castex  
VASSIA : Laurent Charpentier  
UN EMPLOYÉ DE LA GARE : François Alkama

Collaboration mise en scène : Michèle Raoul-Davis  
Scénographie : Jacqueline Bosson  
Lumières : Jean-François Besnard  
Costumes : Mina Lee  
Maquillages : Marie-Anne Hum  
Assistante à la mise en scène : Mirabelle Rousseau

Production : Théâtre de Gennevilliers – centre dramatique national. Avec la participation du JeuneThéâtre National et le soutien du conseil général des Hauts-de-Seine.

## UNE CAPACITÉ D'EMPATHIE

Comme on dit : « J'aimerais monter tout Shakespeare », moi, j'aimerais monter tout Ostrovski. Et parce que ma rencontre avec le poète Ostrovski a été essentielle dans ma vie, j'espère qu'il peut en être de même pour les spectateurs. Ostrovski a une capacité d'empathie avec les êtres humains qui lui permet de considérer leur souffrance et pas leur déchéance. Il y a aussi dans ce théâtre quelque chose de vital qui fait que je n'ai pas l'impression d'avoir à faire avec des fantômes sortis de la tête de l'auteur, sans autre existence que littéraire. J'ai affaire à un homme qui observe et décrit les hommes au milieu desquels il vit et travaille – et c'est un monde brutal – sans porter sur eux aucun jugement, quelle que soit la cruauté ou l'ignominie de ce à quoi il assiste, et quel que soit son avis sur un monde où de telles choses sont possibles.

Il ne regarde jamais les autres de haut. Rien que cela est essentiel. Cette faculté d'empathie avec l'être le plus démuné, le plus déshérité, le plus différent de soi, me bouleverse. Quand je pense à Ostrovski, je pense aussi au vieux poète chinois du XIII<sup>e</sup> siècle Kuan Han Chin. Tous les deux ont cette faculté rare de savoir ne pas juger tout en ayant un point de vue, de toujours chercher ce que chaque être humain, même

placé dans les pires conditions, peut avoir de précieux. Peut-être certains pays, certaines époques d'extrême dureté, d'extrême misère, permettent à certains auteurs, certains poètes de toucher à l'essentiel, à ce qui sans eux resterait indéfinissable. Même si le théâtre d'Ostrovski nous montre des actes, des situations, des comportements sordides, misérables, crapuleux, on ne se sent jamais honteux de partager l'humanité de ses personnages, tous autant qu'ils sont.

Pour faire sentir ce que je veux dire quand je parle de cette qualité si rare d'empathie, je pourrais parler de la manière dont un Dreyer, un Mizoguchi ou un Douglas Sirk filment un être humain, comment ils racontent l'histoire de certains êtres. Et pas seulement les êtres mais l'art qu'ils pratiquent. Je pourrais parler du regard d'un Cassavetes et de son amour du monde du spectacle. Mais je pourrais aussi bien citer le Max Ophüls de *Lola Montès* ou le Renoir du *Carrosse d'or*. Je cite ces noms parce qu'ils sont connus et qu'ils peuvent évoquer quelque chose.

Ostrovski fonde le théâtre russe. Avant lui, il n'y a que Gogol et Gribouïedov. Tchekhov vient après. Il assume un pays sans traditions théâtrales, mais, même à la lecture, on ressent très fort le rapport charnel que son public devait entretenir avec lui.

Il a étudié les auteurs français, les bons artisans du théâtre, mais il n'européanise pas son théâtre pour autant. Ostrovski a fait un travail de pionnier et c'est une contribution à la civilisation occidentale aussi importante, bien que plus étrange – à cause de son apparente naïveté, son apparente spontanéité –, que

celle de Dostoïevski, son contemporain, ou de Tchekhov à la génération suivante, même si elle ne présente pas d'emblée la même complexité douloureuse. Nous avons apprivoisé Tchekhov beaucoup plus rapidement qu'Ostrovski qui nous reste extraordinairement exotique. Il ne s'agit pas de les comparer pour les opposer l'un à l'autre, mais pour me faire mieux comprendre, je dirais qu'Ostrovski c'est un peu comme le « J'aime mieux ma mie, au gué, j'aime mieux ma mie » d'Alceste dans *Le Misanthrope*. Et en même temps qu'il fonde le théâtre russe, Ostrovski nous le montre, dans ses formes les plus populaires, avec ses conteurs de place de village, ses couples clownesques, ses extravagants, ses excentriques, ses hommes bizarres, à la marge, qui n'arrivent pas à s'inscrire dans cette société violente. Il nous trimballe dans de miteux théâtres de province qui essaient d'imiter les théâtres d'Occident comme certains russes parvenus s'achètent le dernier modèle de voiture.

J'aime son amour de la coulisse, des comédiens, de l'artisanat de l'écriture théâtrale. Car mine de rien, il fait des découvertes dont Tchekhov saura se souvenir, pour dire simplement cette chose à la fois si étrange et si compliquée : ce qu'est un être humain. Et il forge l'outil pour exprimer son étonnement. Il est un regard sur un monde terrible, un regard étonné, parfois admiratif, toujours généreux. Le regard d'idiot de Mychkine.

Ostrovski a passé une grande partie de sa vie dans les tribunaux de commerce, au milieu des marchands, au cœur des violences du monde des affaires. Il a vu l'arrivée du capitalisme et la disparition du vieux monde enténébré des légendes. Ses personnages sont étranges ; à nos yeux, même, je l'ai déjà dit, exotiques.

Mais c'est l'habitude qui nous fait oublier combien l'homme est un animal étrange. Il est bon qu'il conserve – ou retrouve – son étrangeté. C'est ainsi seulement que nous parvenons à nous étonner de nous-mêmes. Grâce au dépaysement. Ces sauvages déguisés en Européens, c'est nous parce que ce n'est pas nous.

Dans la période plutôt sombre qui est la nôtre, le regard d'Ostrovski me paraît particulièrement précieux.

BERNARD SOBEL

Propos retranscrits par Michèle Raoul-Davis

## PERSONNAGES

ALEXANDRA NIKOLAVNA NÉGUINA, *actrice dans un théâtre de province, jeune fille.*

DOMNA PANTÉLEVNA, *sa mère, veuve une femme toute simple, la quarantaine passée, elle a été mariée à un musicien d'orchestre de province.*

LE PRINCE IRAKLI STRATONYTCH DOULÉBOV, *aristocrate d'importance, du type ancien, un homme d'âge.*

GRIGORI ANTONYTCH BAKINE, *fonctionnaire provincial de haut rang, la trentaine.*

IVAN SÉMIONYTCH VÉLIKATOV, *très riche propriétaire terrien, possédant des domaines et des usines parfaitement entretenus, officier de cavalerie à la retraite ; homme à l'esprit pratique, d'une conduite modeste et réservée, il traite constamment avec les marchands et, visiblement, s'efforce d'imiter leur ton et leurs manières ; âge moyen.*

PIOTR IÉGORYTCH MÉLOUZOV, *jeune homme, ayant achevé ses études supérieures et attendant son premier poste d'enseignant.*

NINA VASSILIEVNA SMELSKAÏA, *actrice, un peu plus âgée que Néguina.*

MARTYN PROKOFITCH NAROKOV, *assistant du metteur en scène et accessoiriste, vieil homme, vêtu avec grand soin mais pauvrement ; manières de bon ton.*

GAVRILO PÉTROVITCH MIGAÏEV, *entrepreneur de spectacles.*

ÉRASTE GROMILOV, *tragédien.*

VASSIA, *jeune marchand, d'aspect avenant et de manières décentes.*

*Du public de différents types, surtout des marchands.*

LE CONTRÔLEUR EN CHEF.

UN CONTRÔLEUR.

UN EMPLOYÉ DE LA GARE.

*Toutes sortes de passagers et d'employés de la gare.*

## ACTE I

*L'action se passe dans un chef-lieu de province. Au premier acte, chez l'actrice Néguina ; à gauche (pour les acteurs), une fenêtre ; au fond, dans un coin, une porte donnant sur le vestibule ; à droite, une cloison et une porte donnant sur une autre pièce ; devant la fenêtre, une table avec quelques livres et cahiers ; mobilier pauvre.*

### Scène 1

*Domna Pantélevna (seule).*

DOMNA PANTÉLEVNA, *parlant par la fenêtre.* – Repasse dans trois-quatre jours ; après le bénéfice, on te rendra le tout ! Hein ? Quoi ? Oh, il est sourd ! Comme un pot. On prépare le bénéfice ; après le bénéfice, on te rendra tout. Ça y est, il est parti. (*Elle s'assied.*) Toutes ces dettes, toutes ces dettes ! Un rouble à droite, deux roubles à gauche... Et ce que ça fera comme recette, malin qui le dira. Le bénéfice qu'on a fait cet hiver, tout ce qu'on y a gagné, c'est quarante-deux roubles cinquante, et un marchand, un timbré, en plus, qui a offert des boucles d'oreilles en turquoise... Il nous manquait que ça ! Tu parles d'une rareté ! Mais, maintenant,

avec la foire, ça fera quand même deux cents roubles, au bas mot. Et quand bien même on s'en ferait trois cents, est-ce qu'on peut les garder ; ça file entre les doigts, pis que de l'eau. Elle a pas de chance, ma Sacha ! Elle fait attention à comment elle se montre, bon, mais il y a pas cette disposition parmi le public : pas de cadeaux, comme ça, extraordinaires, rien de ce qui pourrait, enfin, pour ainsi dire... si... Ne serait-ce que le prince... hein, qu'est-ce que ça lui coûte ! Ou, tiens, Ivan Sémionytch Vélikatov... à ce qu'on dit, ses fabriques de sucre, ça lui vaut des millions et des millions... Ça lui coûterait quoi d'offrir deux pains de sucre : nous, ça nous suffirait longtemps... Ils s'engraissent dans l'argent jusqu'à la glotte, et non, ils aideront pas une pauvre jeune fille. Et, l'état commerçant, j'en parle même pas – eux, qu'est-ce qu'ils peuvent donner ! Eux, ils vont même jamais au théâtre ; ou alors un bonhomme, complètement soûl, qui passe au gré du vent... de ceux-là, nous, qu'est-ce qu'on peut attendre, que du scandale.

*Entre Narokov.*

## Scène 2

*Domna Pantélevna et Narokov.*

DOMNA PANTÉLEVNA. – Ah, Prokofitch, le bonjour !

NAROKOV. – Le bonjour, Prokofievna !

DOMNA PANTÉLEVNA. – Je suis pas Prokofievna, je suis Pantélevna, non mais !

NAROKOV. – Et, moi, je ne suis pas Prokofitch, mais Martyn Prokofitch.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Ah, je m'excuse, monsieur l'arquiste.

NAROKOV. – Si vous voulez me tutoyer, alors, appelez-moi tout simplement Martyn ; c'est quand même plus décent. Sinon, qu'est-ce que c'est, « Prokofitch » ! C'est vulgaire, *madame*, très vulgaire.

DOMNA PANTÉLEVNA. – On est des petites gens, mon bon monsieur, toi et moi, pour nous faire ces ronds de jambe.

NAROKOV. – « Des petites gens » ? Je ne suis pas un petit, pardonnez-moi !

DOMNA PANTÉLEVNA. – Parce que t'es grand ?

NAROKOV. – Je suis grand.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Bon, on se le note. Alors qu'est-ce qui te prend, de nous rendre visite, Monsieur le grand, à nous, des petits ?

NAROKOV. – Bon, on continue sur ce ton-là, Domna Pantélevna ? D'où elle vous vient, cette espièglerie ?

DOMNA PANTÉLEVNA. – Ça oui, de l'espièglerie, j'en ai, je peux pas le cacher, ce péché-là ! J'aime plaisanter les gens, et, me gêner dans la conversation, eh ben, je veux pas.

NAROKOV. – Mais, cette espièglerie, elle vous vient d'où ? C'est la nature ou c'est l'éducation ?

DOMNA PANTÉLEVNA. – D'où ça me vient, mon bon monsieur ? Euh, d'où ça me vient... Mais qu'est-ce qu'il pourrait y avoir d'autre ? J'ai vécu toute ma vie dans le besoin, dans l'état petit-bourgeois : la grossièreté tous les jours que Dieu fait dans toute la maison, et sans repos ni cesse dans ce passe-temps. Moi, n'est-ce pas, j'ai pas grandi en pension, quoi, chez les Madames. Dans notre monde à nous, c'est rien qu'à ça qu'il passe, le temps, que tout le monde s'engueule. C'est chez les riches qu'ils vous inventent toutes les délicatesses.

NAROKOV. – C'est juste. Je comprends maintenant.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Alors, il faudrait que je fasse des mamours au premier, pardonnez-moi l'expression... Je te dirais bien un mot, mais je veux pas te blesser. Je dois dire « vous » à tout le monde ?

NAROKOV. – Oui, dans le peuple, tout le monde se tutoie...

DOMNA PANTÉLEVNA. – « Dans le peuple » ! Dites-moi s'il vous plaît ! T'en fais, toi, un seigneur !

NAROKOV. – Je suis un seigneur, tout ce qu'il y a de plus seigneur... Non, allez, on se tutoie, je suis habitué.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Bien sûr que t'es habitué ; c'est juste la vie. Elle tient en quoi, ta seigneurie ?

NAROKOV. – Je peux te le dire comme Lear : chaque pouce en moi est un seigneur. Je suis un homme cultivé, j'ai fait des études dans un établissement d'instruction supérieure, j'ai été riche.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Toi ?

NAROKOV. – Moi !

DOMNA PANTÉLEVNA. – Sérieux ?

NAROKOV. – Tu veux que je te le jure, ou quoi ?

DOMNA PANTÉLEVNA. – Non, pourquoi ? Ne jure pas, je te crois. Mais pourquoi tu travailles comme chou-fleur ?

NAROKOV. – Je ne suis pas un chou-fleur ni un sif-fleur, madame, ni un souffleur même, mais l'assistant du metteur en scène. Et le théâtre de la ville, il a été à moi.

DOMNA PANTÉLEVNA, *étonnée*. – À toi ? Vous m'en direz tant !

NAROKOV. – Je l'ai tenu cinq ans, et Gavriouchka, n'est-ce pas, il était scribe chez moi, il recopiait les rôles.

DOMNA PANTÉLEVNA, *avec un grand étonnement*. – Gavriolo Pétrovitch, l'entrepreneur d'ici ?

NAROKOV. – Lui-même.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Oh, malheureux ! Alors, c'est ça. Donc, le bon Dieu, alors, Il t'aura pas donné de bonheur dans ce métier thiatral ?

NAROKOV. – Le bonheur ! Mais je ne savais pas quoi en faire, du bonheur, tellement il y en avait !

DOMNA PANTÉLEVNA. – Et pourquoi t'es tombé dans le déclin ? Tu buvais, faut croire ? Où c'est qu'ils sont passés, tes sous ?

NAROKOV. – Je n'ai jamais bu. Tout mon argent, c'est mon bonheur qu'il a payé.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Et c'était quoi, dans ce cas-là, ton bonheur ?

NAROKOV. – Mon bonheur, c'était de faire ce que j'aimais. (*Pensif.*) J'aime le théâtre, j'aime l'art, j'aime les artistes, tu comprends ? J'ai vendu mon domaine, j'ai touché une grosse somme et je suis devenu entrepreneur de spectacles. Hein ? Est-ce que ce n'est pas le bonheur ? J'ai loué le théâtre de la ville, je l'ai refait à neuf : les décors, les costumes ; j'ai réuni une bonne troupe, et j'ai vécu comme au paradis... Recettes ou pas recettes, je n'y faisais pas attention, je payais à tout le monde, un bon salaire, rubis sur l'ongle. Je suis resté aux anges pendant cinq ans, j'ai vu que mon argent s'épuisait ; à la fin de la saison, j'ai donné congé à tous les artistes, je leur ai fait un repas d'adieu, j'ai offert à chacun un beau cadeau en souvenir de moi...

DOMNA PANTÉLEVNA. – Et quoi ensuite, alors ?

NAROKOV. – Et ensuite, Gavriouchka a loué mon théâtre, et, moi, je me suis engagé chez lui ; le salaire qu'il me donne n'est pas énorme, mais il me paye mes faux frais, de temps en temps. Et voilà tout, ma gente dame.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Et tu te nourris que de ça ?

NAROKOV. – Non, pour mon pain, je trouverai toujours ; je donne des leçons, je fais des articles dans les journaux, je fais des traductions ; mais si je travaille chez Gavriouchka c'est que je n'ai pas envie de laisser le théâtre, j'aime l'art, enfin. Et tel que tu me vois, donc, un homme cultivé, au goût raffiné, je vis aujourd'hui parmi des gens grossiers, qui insultent mon sens artistique à chaque instant. (*S'approchant de la table.*) Qu'est-ce que c'est, ces livres que vous avez ?

DOMNA PANTÉLEVNA. – Sacha fait des études, elle a un maître qui vient.

NAROKOV. – Un maître ? Quel maître ?

DOMNA PANTÉLEVNA. – Un étudiant. Piotr Iégorytch. Tu le connais, je parie ?

NAROKOV. – Je le connais. Le poignard dans le cœur jusqu'à la garde !

DOMNA PANTÉLEVNA. – Il est trop dur, ou quoi ?

NAROKOV. – Sans pitié.

DOMNA PANTÉLEVNA. – Attends avant de le trucider : c'est le fiancé de Sacha.